

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JUILLET 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique : Echos mondains, par Jules Saint-Elme.—Bibliographie, par E.-Z. Massicotte et J. S. E.—Rockliff, par N. Durand.—Poésie : Désespérance, par E.-Z. Massicotte.—Le chapeau neuf, par Jules Noriac.—Le loquet, par Jean Grange.—Les écrivains de toutes les littératures : Paul Bourget, par Charles Simond.—Poésie : L'adieu, par J.-B. Chatrian.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Les silhouettes.—Heureux oiseaux, par Hermance.—Pèlerinage de Roncevaux, par P. Kauffman.—Le palais des machines à l'Exposition de Chicago, par J. S. E.—Liste des numéros gagnants du mois de juin.—Divination d'après les mains (avec gravures).—La petite marchande d'allumette, par Andersen.—Feuilleton : Fleur-de-Mai.—L'exposition à Montréal Choses et autres.

GRAVURES : Beaux-Arts : La nuit.—Portrait de M. Paul Bourget.—Vue extérieure du Palais des Machines pour l'Exposition de Chicago en 1892.—Le pèlerinage de Roncevaux : Défilé des pénitents se rendant au monastère.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ÉCHOS MONDAINS



Le monde où nous vivons a subi des perturbations violentes depuis quelque temps, et notre société canadienne, frappée par la soudaineté des événements non moins que par leur importance, a éprouvé un temps d'arrêt dans le tourbillonnement qui l'emporte, elle a pu réfléchir un peu. Ces événements ont surgi tout d'un coup

dans son histoire et ont fixé l'attention générale : ils ne pouvaient pas passer inaperçus.

Comme il n'y a que la mort, et la mort en haut lieu, pour frapper de ces grands coups qui figent sur place tous les figurants de ce bal masqué que l'on appelle la vie mondaine, j'en demande pardon à mes lecteurs, mais c'est par la revue des morts que je vais commencer cette petite revue mondaine. Si le monde folâtre avait le courage de procéder ainsi toujours, on le verrait sans doute plus souvent consécutif dans ses faits et gestes.

La mort ! dans ces dernières semaines, on a-telle abattu des têtes qui se portaient encore droites et fermes sur de vieilles épaules et que chacun

s'accoutumait à croire, dans sa vénération, destinées toujours à dominer les foules.

Pour ne parler ici que de trois de ses dernières victimes les plus illustres, cette faucheuse infatigable, elle a enlevé à la Puissance du Canada un premier ministre, à la magistrature de la province de Québec deux juges en chef. A quelques jours d'intervalle seulement sont descendus dans la tombe sir John A. Macdonald, premier ministre du cabinet fédéral, sir Antoine-Aimé Dorion, juge en chef de la Cour d'Appel, sir Andrew Stewart, ex-juge en chef de la Cour Supérieure pour le Bas-Canada.

Sir John Macdonald, le lutteur politique émérite, l'invincible meneur d'hommes, mêlé pendant cinquante années près aux débats parlementaires du Canada, ministre de la couronne depuis tantôt quarante ans, l'espace de cinq lustres et plus, premier ministre de l'Union des Canadas d'abord et puis de la Confédération canadienne, le grand ouvrage qu'il façonna de concert avec l'immortel Cartier, sir John que l'on aurait cru devoir vivre au moins un siècle, tant l'approche de la quatre-vingtième année laissait encore toutes ses facultés dans leur état le plus normal, sir John est tombé tout d'une pièce, à l'instar de son illustre collègue sir George-Etienne Cartier, il y a dix huit années passées.

Et sir Antoine-Aimé Dorion, lui aussi, qui avait connu les grandes batailles de la politique, à l'heure où il tenait ferme le drapeau libéral, gage de ses profondes convictions, en face de la bannière conservatrice que Cartier et Macdonald promenaient triomphante dans les deux Canadas ; sir Antoine-Aimé qui avait subi les épuisements de la carrière du barreau, consciencieusement remplie ; sir A.-A. Dorion que n'avaient pas vaincu les veilles et les sollicitudes telles que les comportent les devoirs du magistrat intègre et éclairé qu'il se montra toujours ; lui dont les années presque aussi nombreuses que celles de son puissant rival avaient couronné le front et que pourtant, naguère encore, l'on voyait sur le Banc rendant les arrêts de cette justice que petits et grands attendaient de lui avec une égale confiance, sir Antoine-Aimé Dorion, tout comme sir John a disparu après quelques heures de maladie. La même maladie a dompté ces deux puissances : la paralysie qui ne pardonne pas à la charpente humaine d'avoir prodigué sa vitalité, au cerveau d'avoir eu de trop vastes conceptions.

L'ex-juge en chef Stewart, de près ou de loin, avait suivi dans la carrière les deux défunts illustres dont nous venons de parler ; il les accompagna dans le voyage de l'éternité. Heureux est-il celui-ci qui est parti muni des sacrements de l'Eglise catholique, dont il y a quelques années à peine, il rejetait encore les dogmes.

Il n'en est pas autrement de Dorion que les préoccupations de la vie politique, elle fait tant de victimes sous ce rapport, avaient tenu, quelques années, éloigné des sentiers de la foi vraie et praticante. Aux portes du tombeau, cette belle intelligence a reconnu la vraie lumière et l'Eglise, mère tendre et miséricordieuse, au suprême moment, l'a tenu dans ses bras.

Pourquoi faut-il qu'à Macdonald seul il manque cette dernière auréole, la principale, puisqu'elle est le signe des prédestinés ? Lorsque, du témoignage de ceux qui l'ont bien connu, il y avait tant d'esprit chrétien chez cet homme, et plus encore chez la noble femme qu'est son épouse... Mais les desseins de Dieu sont impénétrables : s'il y a tout à craindre de sa justice, il n'y a pas moins à espérer de sa miséricorde !

Ces grands morts ont eu des funérailles magnifiques, suivant leur condition respective : témoignage de sympathie et d'admiration de tout le peuple qui les connut et les apprécia. Ils sont disparus de la scène, mais comme les acteurs dont les noms retentissent dans les couloirs après un drame émotionnant, leur mémoire sera redite bien longtemps aux générations, et leur figure a sa place toute marquée dans la galerie des fils les plus illustres du Canada.

* *

Dans tous les rangs et indistinctement la mort frappe et moissonne.

En rappelant ses ravages, je ne puis manquer de m'arrêter devant la tombe toute fraîche close d'un confrère en journalisme et de lui faire en passant le salut d'adieu. C'est dans la dernière quinzaine écoulée que nos amis de l'*Etendard* conduisait à sa dernière demeure leur cher collaborateur, Paul Philibert Bornier. Voilà un modeste qui meurt tout jeune, emporté par une maladie rapide aussi ; il n'a pas fait de bruit autant que les premiers, mais, consciencieusement, avec ce moyen si petit qui est un grand levier pourtant et qu'on appelle la plume, il a servi dans la mesure de ses forces la cause du bon et du juste. Dieu ait son âme !

* *

Pour impressionné que soit le monde en face de la mort, il ne s'y arrête pas longtemps et retourne bien vite à ses réjouissances. Faisons un peu comme lui et regardons l'avenir après avoir contemplé le passé. Du reste c'est la loi divine, la génération qui va naître comblera les vides créés par celle qui disparaît : l'une emporte les regrets, l'autre ramène l'espérance. Le passé ce sont les morts qui s'en vont, et ils vont vite, a dit quelqu'un qui connaissait bien le monde ; l'avenir, ce sont les mariages qui se multiplient et assurent, pour aussi longtemps que le ciel maintiendra cet état de choses, le triomphe de la vie sur la mort.

Parlons donc de quelques mariages récents. Et pour mentionner d'abord ceux qui nous touchent de plus près, signalons ceux de deux collaborateurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, dont le bonheur encore dans son plus frais épanouissement ferait bisquer tous les autres, n'était la sympathie fraternelle qui n'est pas envieuse. *Callistos* pour un—en langage vulgaire, mon excellent ami Calixte E....—dont tous nos lecteurs et lectrices ont gardé bon souvenir, bien qu'il ne soit pas prodigue de ses jolis écrits, a épousé naguère mademoiselle Thérèse F..., fille d'un de nos plus alertes publicistes canadiens. Le jeune couple, à l'heure qu'il est, cache les douces de sa lune de miel dans la vieille paroisse de Ste-S...., comté des Deux-Montagnes.

Il faut passer l'Atlantique, et l'allerrelancer jusque dans le vieux Paris, la ville des enivrements, pour trouver l'autre mortel heureux parmi nos correspondants qui savoure aussi, en cet instant, les joies de l'hyménée. Vous souvient-il, lecteurs, et certes oui, de ce léger et beau sonnet que publiait, aux mois d'hiver, notre *MONDE ILLUSTRÉ*, dédié à mademoiselle Suzanne L.... et signé *Léon de la Morinerie* ? Eh bien, c'était toute une révélation cette gentille pièce qui finissait ainsi :

Je deviendrais joyeux quand même,
Suzon, ma Suzanne que j'aime,
Si, fêtant notre amour vainqueur,

Dans ces lignes que je vous livre
Aux premiers feuillets de ce livre,
Je pouvais mettre tout mon cœur !

En effet, le 30 mai dernier, notre galant confrère et ami est parvenu à mettre tout son cœur dans la main de sa chère adorée. Il ne m'en vaudra pas trop de l'indiscrétion, si je communique ainsi sa carte de faire-part à nos milliers de lecteurs, parce que, j'en suis bien sûr, ce sont pour lui autant d'amis.

A l'un et l'autre couple nous offrons les vœux de tous pour leur bonheur.

Un autre mariage, de ceux qu'on ne passe point sous silence, c'est celui du député fédéral Carroll, pour le comté de Kamouraska. Elu lui-même aux Communes du Canada, aux élections générales de mars dernier, il s'est élu une compagne en ces derniers temps. Nos félicitations. Est-ce un mal qui gagne chez nos mandataires ? L'an dernier c'était le député de Beauharnois que onze années de vie publique avaient enfin décidé à fixer sa vie privée. A quand le tour des derniers survivants de la vieille garde célibataire qui siègent encore aux Communes ? Chacun de nos députés devrait représenter une famille, cela pose mieux !...

Il n'y a pas encore bien longtemps deux des plus honorables familles canadiennes françaises, les familles Masson et Loranger s'unissaient, par le mariage de M. Henri Masson avec mademoiselle Marie-Louise, fille de l'honorable juge Loranger de